

En quoi les réécritures du mythe d'Antigone permettent-elles d'interroger notre rapport à l'autorité ?

Texte 1 :

Qu'est-ce au juste qu'un « mythe » ? Dans le langage courant du XIXe siècle, le mythe signifiait tout ce qui s'opposait à la « réalité » : la création d'Adam ou l'homme invisible, aussi bien que l'histoire du monde racontée par les Zoulous ou la Théogonie d'Hésiode¹ étaient des « mythes ». Comme beaucoup d'autres clichés de l'illuminisme et du positivisme, celui-ci aussi était de structure et d'origine chrétiennes ; car, pour le christianisme primitif, tout ce qui ne trouvait pas sa justification dans l'un ou l'autre des deux Testaments était faux : c'était une « fable ». Mais les recherches des ethnologues nous ont forcés de revenir sur cet héritage sémantique², survivance de la polémique chrétienne contre le monde païen. On commence enfin à connaître et à comprendre la valeur du mythe telle qu'elle a été élaborée par les sociétés « primitives » et archaïques, c'est-à-dire par les groupes humains où le mythe se trouve être le fondement même de la vie sociale et de la culture. Or, un fait nous frappe dès l'abord : pour de telles sociétés, le mythe est censé exprimer la vérité absolue, parce qu'il raconte une histoire sacrée, c'est-à-dire une révélation trans-humaine qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans le temps sacré des commencements (in illo tempore). Étant réel et sacré, le mythe devient exemplaire et par conséquent répétable, car il sert de modèle, et conjointement de justification, à tous les actes humains. En d'autres termes, un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En imitant les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en racontant leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré.

Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, 1957.

Texte 2 :

Le mythe est langage ; mais un langage qui travaille à un niveau très élevé, et où le sens parvient, si l'on peut dire, à décoller du fondement linguistique sur lequel il a commencé par rouler. Résumons donc les conclusions provisoires auxquelles nous sommes parvenus. Elles sont au nombre de trois : 1) Si les mythes ont un sens, celui-ci ne peut tenir aux éléments isolés qui entrent dans leur composition, mais à la

¹ Théogonie : dans les religions polythéistes récit qui relate la naissance des dieux et en expose la généalogie. Selon la Théogonie d'Hésiode, Chaos, sorti du néant, est le tout premier principe ayant existé. Bien que formant un vide béant et infini, il donne naissance à la Nuit noire, ou Nyx, et à l'Érèbe, région insondable et obscure des Enfers. Ces deux enfants de l'obscurité première s'unissent ensuite pour créer l'Éther et le Jour. Tout comme Chaos, Gaia et Éros apparaissent par la suite de manière spontanée. Ils forment ensemble les trois éléments primitifs du monde en création. Il est à noter que bien que certains récits présentent Chaos comme une sorte de masse confuse, tous s'accordent pour voir en lui la première force ayant investi l'Univers.

² Qui a trait au sens (signification) des mots

manière dont ces éléments se trouvent combinés³. 2) Le mythe relève de l'ordre du langage, il en fait partie intégrante ; néanmoins, le langage, tel qu'il est utilisé dans le mythe, manifeste des propriétés spécifiques. 3) Ces propriétés ne peuvent être cherchées qu'au-dessus du niveau habituel de l'expression linguistique ; autrement dit, elles sont de nature plus complexe que celles qu'on rencontre dans une expression linguistique de type quelconque.

Claude Levi-Strauss, *La structure des mythes* in Anthropologie structurale

Texte 3 :

Tout est alternance, dans la tragédie, mais il y a aussi, toujours active, une tendance invincible de notre esprit à immobiliser l'alternance sur un de ses moments. C'est cette tendance proprement mythique qui fournit les pseudo-déterminations des protagonistes, qui transforme les oppositions tournantes en différences stables.

Le concept d'alternance figure dans la tragédie mais amputé de sa réciprocité. Il devient paradoxalement la détermination, le trait caractéristique d'un personnage particulier. Œdipe, par exemple, se proclame lui-même l'enfant de la Fortune, de la Chance ; nous disons aujourd'hui Destin pour mieux « individualiser » et solenniser la chose, pour « exorciser » la réciprocité.

L'appartenance d'Œdipe à Tughè, la Fortune, se traduit par une série de « hauts » et de « bas » : C'est la Fortune qui fut ma mère et les années qui ont accompagné ma vie m'ont fait tour à tour petit et grand. Dans les dernières phrases de la pièce, le chœur définit l'existence du héros par ses revirements, c'est-à-dire, une fois de plus par une alternance.

Cette définition est exacte, mais elle n'est pas plus exacte d'Œdipe que des autres héros tragiques. Ceci devient évident si, au lieu de se limiter à une seule tragédie, on considère le corpus tragique dans son ensemble. On s'aperçoit qu'on ne peut pas définir les héros tragiques les uns par rapport aux autres car ils sont tous appelés à jouer les mêmes rôles successivement. Si Œdipe est oppresseur dans Œdipe roi il est opprimé dans Œdipe à Colone. Si Créon est opprimé dans Œdipe roi il est oppresseur dans Antigone. Personne, en somme, n'incarne l'essence de l'oppresseur ou l'essence de l'opprimé ; les interprétations idéologiques de notre temps sont la trahison suprême de l'esprit tragique, sa métamorphose pure et simple en drame romantique ou en western américain. Le manichéisme immobile des bons et des méchants, la rigidité d'un ressentiment qui ne veut pas lâcher sa victime quand il la tient s'est entièrement substituée aux oppositions tournantes de la tragédie, à ses revirements perpétuels.

Autant l'art tragique se passionne pour le revirement, autant il se désintéresse des domaines que celui-ci peut affecter. Dans le cas d'Œdipe, par exemple, l'alternance de la colère et de la sérénité n'entre pas moins en ligne de compte, dans la définition qui fait de lui l'enfant de la Fortune, que l'alternance des périodes d'exil et de toute-

³ La rationalité du mythe est, comme sa signification, sous-jacente parce qu'elle est élaborée à travers les artifices du langage. La démarche analytique de la méthode cartésienne consistant à diviser (disséquer, analyser) un problème (TOUT) en ses parties simples pour résoudre le problème global est inappropriée à la lecture du mythe. Seule la démarche structurale consistant à considérer le mythe comme une structure, dans laquelle les éléments sont interdépendants et solidaires, peut dégager le sens du mythe.

puissance. Le rythme de l'alternance et surtout le domaine où elle se produit nous paraissent si différents, ici et là, que nous ne songeons pas à rapprocher les deux instances. La critique traditionnelle, à ma connaissance, ne l'a jamais fait. Et pourtant dès que notre attention est attirée sur l'existence d'un mouvement alternatif, nous pressentons et nous constatons sans peine qu'il n'y a pas de thème, dans la tragédie, qui n'y soit soumis. Un phénomène d'une telle ampleur appelle une explication unique.

René Girard, *Du désir mimétique au double monstrueux* in La Violence et le Sacré, p. 338, ed. Grasset

L'Humanité en question
Création, continuités et ruptures

Problématique : En quoi les réécritures du mythe d'Antigone permettent-elles d'interroger notre rapport à l'autorité ?

Document n°1 : Sophocle, *Antigone*, 441 avant J.-C.

CRÉON : Et toi qui courbes la tête contre terre, je te parle : avoues-tu [avoir enterré Polynice] ?

ANTIGONE : Je l'avoue, je ne nie pas l'avoir fait.

CRÉON (au garde) : Pour toi, va où tu voudras ; tu es absous de ce crime. Mais toi, réponds-moi en peu de mots et brièvement : connaissais-tu l'édit qui défendait ceci ?

ANTIGONE : Je le connaissais. Comment l'aurais-je ignoré ? Il est connu de tous.

CRÉON : Et ainsi, tu as osé violer ces lois ?

ANTIGONE : C'est que Zeus ne les a point faites, ni la Justice qui siège auprès des dieux souterrains. Et je n'ai pas cru que tes édits pussent l'emporter sur les lois non écrites et immuables des dieux, puisque tu n'es qu'un mortel. Ce n'est point d'aujourd'hui ni d'hier qu'elles sont immuables ; mais elles sont éternellement puissantes et nul ne sait depuis combien de temps elles sont nées. Je n'ai pas dû, par crainte des ordres d'un seul homme, mériter d'être châtiée par les dieux. Je savais que je dois mourir un jour, comment ne pas le savoir ? Même sans ta volonté et si je meurs avant le temps, ce me sera un bien, je pense. Quiconque vit comme moi au milieu d'innombrables misères, celui-là n'a-t-il pas profit à mourir ? Certes, la destinée qui m'attend ne m'afflige en rien. Si j'avais laissé non enseveli le cadavre de l'enfant de ma mère, cela m'eût affligée ; mais ce que j'ai fait ne m'afflige pas. Et si je te semble avoir agi follement, peut-être suis-je accusée de folie par un insensé.

LE CORYPHÉE : L'esprit inflexible de cette enfant vient d'un père semblable à elle. Elle ne sait point céder au malheur.

CRÉON : Sache cependant que ces esprits inflexibles sont domptés plus souvent que d'autres. C'est le fer le plus solidement forgé au feu et le plus dur que tu vois se rompre le plus aisément. Je sais que les chevaux fougueux sont réprimés par le moindre frein, car il ne convient point d'avoir un esprit orgueilleux à qui est au pouvoir d'autrui. Celle-ci savait qu'elle agissait injurieusement en osant violer des lois ordonnées ; et, maintenant, ayant accompli le crime, elle commet un autre outrage en riant et en se glorifiant de ce qu'elle a fait. Que je ne sois plus un homme, qu'elle en soit un elle-même, si elle triomphe impunément, ayant osé une telle chose ! Mais, bien qu'elle soit née de ma sœur, bien qu'elle soit ma plus proche parente, ni elle, ni sa sœur n'échapperont à la plus honteuse destinée, car je soupçonne cette dernière non moins que celle-ci d'avoir accompli cet ensevelissement. Appelez-la. Je l'ai vue dans la demeure, hors d'elle-même et comme insensée. Le cœur de ceux qui ourdissent le mal dans les ténèbres a coutume de les dénoncer avant tout. Certes, je hais celui qui, saisi dans le crime, se garantit par des belles paroles.

ANTIGONE : Veux-tu faire plus que me tuer, m'ayant prise ?

CRÉON : Rien de plus. Ayant ta vie, j'ai tout ce que je veux.

ANTIGONE : Que tardes-tu donc ? De toutes tes paroles aucune ne me plaît, ni ne saurait me plaire jamais, et, de même, aucune des miennes ne te plaît non plus. Pouvais-je souhaiter une gloire plus illustre que celle que je me suis acquise en mettant mon frère sous la terre ? Tous ceux-ci diraient que j'ai bien fait, si la terreur ne fermait leur bouche ; mais, entre toutes les félicités sans nombre de la tyrannie, elle possède le droit de dire et de faire ce qui lui plaît.

CRÉON : Tu penses ainsi, seule de tous les Cadméens¹.

ANTIGONE, désignant le chœur : Ils pensent de même mais ils compriment leur bouche pour te complaire.

CRÉON : N'as-tu donc point honte de ne point faire comme eux ?

ANTIGONE : Certes, non, car il n'y a aucune honte à honorer ses proches.

CRÉON : N'était-il pas ton frère aussi celui qui est tombé en portant les armes pour une cause opposée ?

ANTIGONE : De la même mère et du même père.

CRÉON : Pourquoi donc, en honorant celui-là, es-tu impie envers celui-ci ?

ANTIGONE : Celui qui est mort ne rendrait pas ce témoignage.

CRÉON : Il le ferait sans doute puisque tu honores l'impie autant que lui.

ANTIGONE : Polynice est mort son frère et non son esclave.

CRÉON : Il est mort en dévastant cette terre, tandis que l'autre combattait vaillamment pour elle.

ANTIGONE : Hadès applique à tous les mêmes lois.

CRÉON : Mais le bon et le mauvais n'ont pas le même traitement.

ANTIGONE : Qui peut savoir si cela est ainsi dans l'Hadès ?

CRÉON : Jamais un ennemi, même mort, ne devient un ami.

ANTIGONE : Je suis née non pour une haine mutuelle mais pour un mutuel amour.

CRÉON : Si ta nature est d'aimer, va chez les morts et aime-les. Tant que je vivrai, une femme ne commandera pas.

Note : 1. habitants de Cadmée, la citadelle de Thèbes.

Antigone ou le choix

Que dit midi profond ? La haine est sur Thèbes comme un affreux soleil. Depuis la mort de la Sphinge, la ville ignoble est sans secrets tout y vient au jour. L'ombre baisse au ras des maisons, au pied des arbres, comme l'eau fade au fond des citernes : les chambres ne sont plus des puits d'obscurité, des magasins de fraîcheur. Les promeneurs ont l'air de somnambules d'une interminable nuit blanche. Jocaste s'est étranglée pour ne plus voir le soleil. On dort au grand jour ; on aime au grand jour. Les dormeurs couchés en plein air ont l'aspect de suicidés ; les amants sont des chiens qui s'étreignent au soleil. Les cœurs sont secs comme les champs ; le cœur du nouveau roi est sec comme le rocher. Tant de sécheresse appelle le sang. La haine infecte les âmes ; les radiographies du soleil rongent les consciences sans réduire leur cancer. Œdipe est devenu aveugle à force de manipuler ces rais sombres. Antigone seule supporte les flèches décochées par la lampe à arc d'Apollon, comme si la douleur lui servait de lunettes noires. Elle quitte cette cité d'argile cuite au feu où les visages durcis sont faits de la terre des tombes ; elle accompagne Œdipe hors des portes béantes qui paraissent le vomir. Elle conduit le long des routes de l'exil ce père qui est en même temps son tragique frère aîné : il bénit l'heureuse faute qui l'a jeté sur Jocaste, comme si l'inceste avec la mère n'avait été pour lui qu'un moyen de s'engendrer une sœur. Elle n'a de cesse qu'elle ne l'ait vu reposer dans une nuit plus définitive que la cécité humaine, couché dans le lit des Furies qui se transforment aussitôt en déesses protectrices, puisque toute douleur à qui l'on s'abandonne se change en sérénité. Elle refuse l'aumône de Thésée qui lui offre des vêtements, du linge frais, une place dans la voiture publique pour rentrer à Thèbes : elle regagne à pied la ville qui fait un crime de ce qui n'est qu'un désastre, un exil de ce qui n'est qu'un départ, un châtement de ce qui n'est qu'une fatalité. Dépeignée, suante, objet de risée aux fous, objet de scandale aux sages, elle suit en rase campagne la piste des armées jalonnée de bouteilles vides, de souliers éculés, de malades abandonnés que les oiseaux de proie prennent déjà pour des morts. Elle se dirige vers Thèbes comme saint Pierre rentre à Rome, pour s'y faire crucifier. Elle se faufile à travers les sept cercles des armées qui campent autour de Thèbes, invisible comme une lampe dans le rougeoiement de l'Enfer. Elle rentre par une porte dérobée à l'intérieur des remparts surmontés de têtes coupées comme ceux des villes chinoises ; elle se glisse dans les rues vidées par la peste de la haine, secouées dans leurs fondements par le passage des chars d'assaut ; elle grimpe jusqu'aux plateformes où les femmes et les filles hululent de joie à chaque coup de feu qui ne frappe pas leurs proches ; sa face exsangue entre ses longues nattes noires prend place sur les créneaux dans la file des têtes tranchées. Elle ne choisit pas plus entre ses frères ennemis qu'entre la gorge ouverte et les mains dégoutantes de l'homme qui se suicide : les jumeaux ne sont pour elle qu'un seul sursaut de douleur,

comme ils ne furent d'abord qu'un seul tressaillement de joie dans le ventre de Jocaste. Elle attend la défaite pour se vouer au vaincu, comme si le malheur était un jugement de Dieu. Elle redescend, tirée par le poids de son cœur vers les bas-fonds du champ de bataille ; elle marche sur les morts comme Jésus sur la mer. Entre ces hommes nivelés par la décomposition commençante, elle reconnaît Polynice à sa nudité étalée comme à une sinistre absence de fraude, à la solitude qui l'entoure comme à une garde d'honneur. Elle tourne le dos à la basse innocence qui consiste à punir. Même vivant, le cadavre officiel d'Étéocle, refroidi par ses succès, est momifié déjà dans le mensonge de la gloire. Même mort, Polynice existe comme la douleur. Il ne risque plus de finir aveuglé comme Œdipe, de vaincre comme Étéocle, de régner comme Créon : il ne peut se figer ; il ne peut plus que pourrir. Vaincu, dépouillé, mort, il a atteint le fond de la misère humaine : rien ne s'interpose entre eux, pas même une vertu, pas même un point d'honneur. Innocents des lois, scandaleux dès le berceau, enveloppés dans le crime comme dans une même membrane, ils ont en commun l'affreuse virginité qui consiste à n'être pas de ce monde : leurs deux solitudes se rejoignent exactement comme deux bouches dans le baiser. Elle se courbe sur lui comme le ciel sur la terre, reformant ainsi dans son intégrité l'univers d'Antigone : un obscur instinct de possession l'incline vers ce coupable qu'on ne lui disputera pas. Ce mort est l'urne vide où verser d'un seul coup tout le vin d'un grand amour. Ses minces bras soulèvent péniblement ce corps que lui disputent les vautours : elle porte son crucifié comme on porterait une croix. Du haut des remparts, Créon voit venir ce mort soutenu par son âme immortelle. Des prétoriens s'élancent, traînent hors du cimetière cette goule de la Résurrection : leurs mains déchirent peut-être sur l'épaule d'Antigone une tunique sans couture, se saisissent du cadavre qui déjà se dissout, s'écoule comme un souvenir. Délestée de son mort, cette fille au front baissé semble supporter Dieu. Créon voit rouge à son aspect, comme si ses loques couvertes de sang étaient un drapeau. La ville sans pitié ignore les crépuscules : le jour noircit d'un seul coup, comme une ampoule brûlée qui ne verse plus de lumière : si le roi levait les yeux, les réverbères de Thèbes lui cacheraient maintenant les lois inscrites au ciel. Les hommes sont sans destins, puisque le monde est sans astres. Antigone seule, victime de droit divin, a reçu pour apanage l'obligation de périr, et ce privilège peut expliquer leur haine. Elle avance dans cette nuit fusillée par les phares : ses cheveux de folle, ses haillons de mendicante, ses ongles de crocheteuse montrent jusqu'où doit aller la charité d'une sœur. En plein soleil, elle était l'eau pure sur les mains souillées, l'ombre au creux du casque, le mouchoir sur la bouche des trépassés. En pleine nuit, elle devient une lampe. Sa dévotion aux yeux crevés d'Œdipe resplendit sur des millions d'aveugles ; sa passion pour son frère putréfié réchauffe hors du temps des myriades de morts. On ne tue pas la lumière ; on ne peut que la suffoquer : on met sous le boisseau l'agonie d'Antigone. Créon la rejette à l'égout, aux catacombes. Elle retourne au pays des sources, des trésors, des germes. Elle repousse Ismène qui n'est qu'une sœur

de chair ; elle écarte dans Hémon l'affreuse chance d'enfanter des vainqueurs. Elle part à la recherche de son étoile située aux antipodes de la raison humaine, et qu'elle ne peut rejoindre qu'en passant par la tombe. Hémon converti au malheur se précipite sur ses pas dans les corridors noirs : ce fils d'un homme aveuglé est le troisième aspect de son tragique amour. Il arrive à temps pour la voir préparer le système compliqué d'écharpes et de poulies qui doit lui permettre de s'évader vers Dieu. Midi profond parlait de fureur : minuit profond parle de désespoir. Le temps n'existe plus dans ce Thèbes privé d'astres; les dormeurs allongés dans le noir absolu ne voient plus leur conscience. Créon, couché dans le lit d'Œdipe, repose sur le dur oreiller de la Raison d'État. Quelques protestataires égaillés dans les rues, ivrognes de la justice, trébuchent sur de la nuit et se vautrent au pied des bornes. Brusquement, dans le silence abêti de la ville cuvant son crime, un battement venu de dessous terre se précise, grandit, s'impose à l'insomnie de Créon, devient son cauchemar. Créon se lève, tâtonne, trouve la porte des souterrains dont il est seul à savoir l'existence, découvre dans la glaise du sous-sol les pas de son fils aîné. Une vague phosphorescence émanant d'Antigone lui fait reconnaître Hémon suspendu au cou de l'immense suicidée, entraîné par l'oscillation de ce pendule qui semble mesurer l'amplitude de la mort. Liés l'un à l'autre comme pour peser plus lourd, leur lent va-et-vient les enfonce chaque fois plus avant dans la tombe, et ce poids palpitant remet en mouvement la machinerie des astres. Le bruit révélateur traverse les pavés, les carrelages de marbre, les murs d'argile durcie, emplit l'air desséché d'une pulsation d'artères. Les devins se couchent l'oreille contre le sol, auscultent comme des médecins la poitrine de la terre tombée en léthargie. Le temps reprend son cours au bruit de l'horloge de Dieu. Le pendule du monde est le cœur d'Antigone.

*

Aimer les yeux fermés, c'est aimer comme un aveugle. Aimer les yeux ouverts, c'est peut-être aimer comme un fou: c'est éperdument accepter. Je t'aime comme une folle.

*

Un ignoble espoir me reste. Je compte malgré moi sur une solution de continuité de l'instinct, l'équivalent, dans la vie du cœur, de l'acte du distrait qui se trompe de noms, de portes. Je te souhaite avec horreur une trahison de Camille, un échec près de Claude, un scandale qui t'éloignerait d'Hippolyte. N'importe quel faux pas pourrait te faire tomber sur mon corps.

*

On arrive vierge à tous les événements de la vie. J'ai peur de ne pas savoir m'y prendre avec ma Douleur.

*

Un dieu qui veut que je vive t'a ordonné de ne plus m'aimer. Je ne supporte pas bien le bonheur. Manque d'habitude. Dans tes bras, je ne pouvais que mourir.

*

Utilité de l'amour. Les voluptueux s'arrangent pour accomplir sans lui l'exploration du plaisir. On n'a que faire du délire au cours d'une série d'expériences sur le mélange et la combinaison des corps. Puis, on s'aperçoit qu'il reste des découvertes à faire dans un hémisphère sombre. On avait besoin de lui pour nous enseigner la Douleur.

Document n°3 : Jean Anouilh, *Antigone*, 1943.

[...]

CRÉON

Un matin, je me suis réveillé roi de Thèbes. Et Dieu sait si j'aimais autre chose dans la vie que d'être puissant...

ANTIGONE

Il fallait dire non, alors !

CRÉON

Je le pouvais. Seulement, je me suis senti tout d'un coup comme un ouvrier qui refusait un ouvrage. Cela ne m'a pas paru honnête. J'ai dit oui.

ANTIGONE

Hé bien, tant pis pour vous. Moi, je n'ai pas dit « oui » ! Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, votre politique, vos nécessités, vos pauvres histoires ? Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir parce que vous avez dit « oui ».

CRÉON

Écoute-moi.

ANTIGONE

Si je veux, moi, je peux ne pas vous écouter. Vous avez dit « oui ». Je n'ai plus rien à apprendre de vous. Pas vous. Vous êtes là, à boire mes paroles. Et si vous n'appellez pas vos gardes, c'est pour m'écouter jusqu'au bout.

CRÉON

Tu m'amuses.

ANTIGONE

Non. Je vous fais peur. C'est pour cela que vous essayez de me sauver. Ce serait tout de même plus commode de garder une petite Antigone vivante et muette dans ce palais. Vous êtes trop sensible pour faire un bon tyran, voilà tout. Mais vous allez tout de même me faire mourir tout à l'heure, vous le savez, et c'est pour cela que vous avez peur. C'est laid un homme qui a peur.

CRÉON, *sourdement*.

Eh bien, oui, j'ai peur d'être obligé de te faire tuer si tu t'obstines. Et je ne le voudrais pas.

ANTIGONE

Moi, je ne suis pas obligée de faire ce que je ne voudrais pas ! Vous n'auriez pas voulu non plus, peut-être, refuser une tombe à mon frère ? Dites-le donc, que vous ne l'auriez pas voulu ?

CRÉON

Je te l'ai dit.

ANTIGONE

Et vous l'avez fait tout de même. Et maintenant, vous allez me faire tuer sans le vouloir. Et c'est cela, être roi !

CRÉON

Oui, c'est cela !

[...]

Document n°4 : Antigone de Jean Anouilh, mise en scène de Nicolas Briannon, 2003



Sujet 3 :

En quoi les réécritures d'Antigone permettent-elles d'interroger notre relation à l'autorité ?

Texte 1 : Sophocle, Antigone (vers 474-511)

Créon, qui dirige Thèbes, a édicté un décret interdisant que l'on enterre Polynice, frère d'Antigone et d'Ismène, parce qu'il a porté les armes contre sa cité. Antigone a transgressé cette loi.

CRÉON Apprends que c'est le manque de souplesse, le plus souvent, qui nous fait trébucher. Le fer massif, si tu le durcis au feu, tu le vois presque toujours éclater et se rompre. Mais je sais aussi qu'un léger frein a bientôt raison des chevaux rétifs. Oui, l'orgueil sied mal à qui dépend du bon plaisir d'autrui. Celle-ci savait parfaitement ce qu'elle faisait quand elle s'est mise au-dessus de la loi. Son forfait accompli, elle pêche une seconde fois par outrecuidance lorsqu'elle s'en fait gloire et sourit à son œuvre. En vérité de nous deux, c'est elle qui serait l'homme si je la laissais triompher impunément. Elle est ma nièce, mais me touchât-elle par le sang de plus près que tous les miens, ni elle ni sa sœur n'échapperont au châtement capital. Car j'accuse également Ismène d'avoir comploté avec elle cette inhumation. Qu'on l'appelle : je l'ai rencontrée tout à l'heure dans le palais l'air égaré, hors d'elle. Or ceux qui trament dans l'ombre quelque mauvais dessein se trahissent toujours par leur agitation... Mais ce que je déteste, c'est qu'un coupable, quand il se voit pris sur le fait, cherche à peindre son crime en beau.

ANTIGONE Je suis ta prisonnière ; tu vas me mettre à mort que te faut-il de plus ?

CRÉON

Rien, ce châtement me satisfait.

ANTIGONE Alors pourquoi tardes-tu ? Tout ce que tu me dis m'est odieux, - je m'en voudrais du contraire- et il n'est rien en moi qui ne te blesse. En vérité, pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau ? Tous ceux qui m'entendent oseraient m'approuver, si la crainte ne leur fermait la bouche. Car la tyrannie, entre autres privilèges, peut faire et dire ce qu'il lui plaît.

CRÉON Tu es seule, à Thèbes, à professer de pareilles opinions.

ANTIGONE, *désignant le chœur*

Ils pensent comme moi, mais ils se mordent les lèvres.

CRÉON

Ne rougis-tu pas de t'écarter du sentiment commun ?

ANTIGONE

Il n'y a point de honte à honorer ceux de notre sang.

Texte 2 : Jean Anouilh, Antigone, 1944.

CRÉON, *la secoue*

Te tairas-tu enfin ?

ANTIGONE Pourquoi veux-tu me faire taire ? Parce que tu sais que j'ai raison ? Tu crois que je ne lis pas dans tes yeux que tu le sais ? Tu sais que j'ai raison, mais tu ne l'avoueras jamais parce que tu es en train de défendre ton bonheur en ce moment comme un os.

CRÉON

Le tien et le mien, oui, imbécile!

ANTIGONE Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours, si on n'est pas trop exigeant. Moi, je veux tout, tout de suite, — et que ce soit entier— ou alors je refuse je ne veux pas être modeste, moi, me contenter d'un petit morceau si j'ai été bien sage. Je veux être de tout aujourd'hui et que cela soit aussi beau que quand j'étais petite — ou mourir.

CRÉON Allez, commence, commence, comme ton père!

ANTIGONE Comme mon père, oui t Nous sommes de ceux qui posent les questions jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il ne reste vraiment plus la petite chance d'espoir vivante, la plus petite chance d'espoir à étrangler. Nous sommes de ceux qui lui sautent dessus quand ils le rencontrent, votre espoir, votre cher espoir, votre sale espoir !

CRÉON

Tais-toi ! Si tu te voyais criant ces mots, tu es laide.

Texte 3 : Henry Bauchau, Antigone

C'est Antigone qui raconte.

Créon s'impatiente et ordonne à Ismène de prendre place de l'autre côté de la salle. Il y a de nouveau en face de nous la falaise ou le rempart livide derrière lequel se dissimulent le roi vautour et ses mangeurs de cadavres. Il énumère un à un les crimes de Polynice et déclare que la loi, condamnant les corps des traîtres à pourrir sans sépulture hors des murs de la cité, est la plus antique la plus vénérable des lois de la Grèce.

Repliée sur moi-même je me tais, comme le veut Ismène, je me tais de toutes mes

forces. C'est en finissant que le Grand Proférateur ⁽¹⁾ énonce la véritable accusation : « Tout le monde à Thèbes m'obéit, sauf toi, une femme ! » Ismène, d'un cillement des yeux, m'avertit : Nous y voilà! Nous y sommes, c'est vrai et je voudrais me taire encore mais cette fois je ne puis plus déguiser ma pensée. Mes yeux que le soleil fait larmoyer, ne peuvent plus discerner dans les formes de pierre le véritable Créon, et c'est à voix basse, peut-être pour lui seul, que je trouve la force de dire : « Je ne refuse pas les lois de la cité, ce sont des lois pour les vivants, elles ne peuvent s'imposer aux morts. Pour ceux-ci il existe une autre loi qui est inscrite dans le corps des femmes. Tous nos corps, ceux des vivants et ceux des morts, sont nés un jour d'une femme, ils ont été portés, soignés, chéris par elle. Une intime certitude assure aux femmes que ces corps, lorsque la vie les quitte, ont droit aux honneurs funèbres et à entrer à la fois dans l'oubli et l'infini respect. Nous savons cela, nous le savons sans que nul ne l'enseigne ou l'ordonne. »

La grande falaise royale s'élève et occupe tout l'horizon tandis qu'en face de moi le personnage crispé de Créon proclame : « A Thèbes il n'y a qu'une seule loi et jamais une femme n'y fera prévaloir la sienne. » Il se tourne vers ses assesseurs : « Vous l'avez entendue, que dit la loi ? » Ils s'inclinent et leurs voix répondent en écho : « La mort. »

(1) il s'agit de Créon